

La rhétorique émotionnelle de *Vérité*, dernière contestation de Zola

Shoshana-Rose MARZEL
Zefat Academic College

ABSTRACT

Vérité is both Zola's last novel and his last battle. It aims to challenge religious education and promote secular education. The purpose of this article is to show why and how, within the framework of an intellectual polemic, Zola chooses the pathetic register of fiction to convince his reader. Using the range of emotions linked to the plots, the characters and the various discourses of the novel, Zola develops an active form of writing. It provokes affects (mainly empathy and identification) in order to lead the reader to introspection and act on him morally and ideologically.

RÉSUMÉ

Vérité est simultanément le dernier roman de Zola et son dernier combat. Il vise à contester l'éducation religieuse et à promouvoir l'éducation laïque. Le but de cet article est de montrer pourquoi et comment, dans le cadre d'une polémique intellectuelle, Zola choisit le registre pathétique de la fiction pour convaincre son lecteur. À l'aide d'un éventail d'émotions suscitées par les intrigues, les personnages et les divers discours du roman, Zola développe une écriture agissante qui provoque des affects (notamment empathie et identification) pour mener le narrataire à l'introspection et agir sur lui moralement et idéologiquement.

Dernier roman de Zola et troisième volet du cycle des *Quatre Évangiles*, *Vérité* est publié la première fois en feuilleton dans le journal *L'Aurore* entre le 10 septembre 1902 et le 15 février 1903, en partie à titre posthume puisque l'écrivain décède le 29 septembre 1902. Ce roman est également le dernier combat zolien, un combat qui vise à contester l'éducation religieuse et à promouvoir l'éducation laïque. L'œuvre s'inscrit dans le contexte du débat concernant la séparation des Églises et de l'État, qui faisait rage à l'époque. Selon Peter Ross, "The Waldeck-Rousseau administration – heedful of Gambetta's old war-cry "[l]e cléricalisme, voilà l'ennemi –!"¹ was bent on curbing the power of the Republic's traditional foe, the Catholic Church, once and for all, and the prime target of the proposed legislation was the Catholic schools."²

Le but de cet article sera de montrer pourquoi et comment, dans le cadre d'une polémique intellectuelle, Zola choisit le registre pathétique de la fiction pour convaincre son lecteur. En effet, alors qu'il aurait peut-être semblé plus approprié d'opter pour les moyens de l'argumentation journalistique ou publiciste – comme cela avait été le cas avec le célèbre "*J'Accuse !*"³ – Zola choisira l'éventail des émotions suscitées par les intrigues, les personnages et les divers discours du roman pour développer une *écriture agissante*; l'écrivain provoque ainsi des affects – notamment empathie et identification – pour *agir sur ses lecteurs*. De fait, soutiennent Emmanuel Bouju et Alexandre Gefen, "la puissance affective [est] au centre du programme de la littérature moderne: [...] elle constitue [...] une forme de

¹ Voir clioweb.free.fr/textes/gambetta1877 [accès le 13.12.2022].

² Peter Ross, "Émile Zola, the Teachers and the Dreyfus Affair," *Nottingham French Studies* 14.2 (1975): 77.

³ Publié dans le no. 87 de *L'Aurore*, le 13 janvier 1898.

réengagement subreptice de la littérature dans le monde, une modalité d'action dont les écrivains soulignent la paradoxale dimension éthique, voire politique.⁴ De la sorte, Zola met en œuvre une multiplicité d'émotions pour entraîner l'adhésion de son lecteur, le mener à l'introspection et agir sur lui moralement et idéologiquement.

Intrigue et argumentation émotionnelle

Le roman débute par le viol et le meurtre de Zéphirin, un enfant de douze ans, qui est élève dans une institution catholique. Son oncle Simon, qui est juif et enseigne dans une école laïque, est injustement accusé de ces crimes puis condamné au bagne. L'intrigue se concentre sur l'instituteur Marc Froment, qui tente de défendre son collègue envers et contre tout et face à qui l'ensemble du clergé mobilise tous les moyens possibles pour protéger le vrai coupable, le frère Gorgias, à l'école jésuite, et pour accuser Simon. Les ecclésiastiques mentent, truquent les preuves, influencent la justice, font circuler de fausses rumeurs dans le double objectif de discréditer l'école laïque d'une part et de protéger l'Église et l'éducation qu'elle prodigue de l'autre. Ce n'est qu'après des années d'une lutte acharnée menée par Marc Froment, David, le frère de Simon, et d'autres sympathisants, que Simon a droit à une révision du procès, puis est libéré du bagne, pour être enfin – quelques années plus tard – totalement innocenté.

La critique a montré que la trame romanesque de *Vérité* renvoie à l'affaire Dreyfus⁵ par le biais d'une mise en scène romanesque des difficultés et des objectifs inhérents à un système d'enseignement laïque en lutte avec les méthodes rétrogrades des écoles congréganistes.⁶ Or, ce potentiel fictionnel de l'affaire, Zola l'avait pressenti dès 1897 lorsque, dans son premier article en faveur de Dreyfus, publié dans *Le Figaro*, il écrivait : "Quel drame poignant, et quels personnages superbes! Devant ces documents, d'une beauté si tragique, que la vie nous apporte, mon cœur de romancier bondit d'une admiration passionnée. Je ne connais rien d'une psychologie plus haute."⁷

Le roman est d'autre part basé sur l'affaire Flamidien, également célèbre à l'époque, et dont voici le résumé: le 8 février 1899, un jeune garçon de douze ans, du nom de Gaston Foveaux, est retrouvé mort à l'externat de Notre-Dame de la Treille à Lille. Il a été violé puis étranglé. Le frère Flamidien, professeur du garçon depuis deux ans est accusé de ce crime qui déchaîne les passions entre pro- et anti-flamidiens. L'ecclésiastique est finalement acquitté le 10 juillet 1899,⁸ décision qui engendra une violence anticléricale telle, nous apprend Béatrice Laville, que le terme de "Flamidien," servit à désigner un violeur d'enfants et que l'on forgea même le verbe "flamidianiser."⁹ Comme l'a vu l'historien Timothy Verhoeven, qui a consacré plusieurs articles ainsi qu'un livre à cette affaire, celle-ci se mêle à l'affaire Dreyfus dans

⁴ Emmanuel Bouju et Alexandre Gefen, eds., *L'Émotion, puissance de la littérature?* (Pessac: Presses universitaires de Bordeaux, 2013) 5. Introduction: <https://www.fabula.org/actualites/documents/54579>.

⁵ Gilbert Chaitin, "Transposing the Dreyfus Affair: The Trauma of Identity in Zola's *Vérité*," *Australian Journal of French Studies* 38.3 (Sept.-Dec. 2001): 430-44; Andrew J. Counter, "A sentimental Affair: *Vérité*," *Romanic Review* 102.3-4 (2011): 392; Murray Sachs, "Émile Zola's Last Word: *Vérité* and the Dreyfus Affair," *Romance Quarterly* 45.4 (1998): 203-10; Jacqueline Lalouette, "L'affaire Dreyfus dans le roman français," *Revue historique* 301.3 (1999): 555-75; Susan Rubin Suleiman, "Passion/Fiction: l'Affaire Dreyfus et le roman," *Littérature* 71, (1988): 90-107.

⁶ Evelynne Cosset, "Émile Zola, *Vérité*. Préface et notes par Alain Pagès," *Romantisme* 26.91 (1996): 118.

⁷ Cité par Alain Pagès, "L'imaginaire de l'affaire Dreyfus: jeux et fantasmes," eds. Margot Irvine et Jeremy Worth, *The Unknowable in Literature and Material Culture: Essays in Honour of Clive Thomson* (Newcastle upon Tyne: Cambridge Scholars Publishing, 2019) 83.

⁸ Sébastien Dhalluin, "Victor Capart, le chansonnier aux deux visages (1839-1908)," *Revue du Nord* 2 (2012): 473-502.

⁹ Béatrice Laville, "Zola et la laïcité," *Romantisme* 4 (2013): 73-83.

Vérité.¹⁰ Tandis que l'on retrouve dans le roman l'accusation de pédophilie et de meurtre de l'affaire Flamidien, l'accusé est juif et la suite du roman s'inspire fortement du déroulement de l'affaire Dreyfus.¹¹

Une question se pose cependant: pourquoi Zola choisit-il les crimes de pédophilie et de meurtre, ainsi que les affaires Dreyfus et Flamidien pour contester l'éducation religieuse et préconiser l'éducation laïque? On avancera qu'en mêlant ces deux affaires, l'écrivain crée des analogies claires et établit deux clans: d'une part, celui des partisans de Simon, qui œuvrent pour la justice, la vérité, le savoir et défendent donc l'éducation laïque; de l'autre, celui des antisimonistes, adeptes de l'éducation religieuse, étayée par des dogmes obscurs et indiscutables. Mais surtout, en faisant remonter à la mémoire de son lectorat les affaires Dreyfus et Flamidien, Zola réactive tout un monde d'associations et de positions, qui renforce davantage encore la dichotomie entre les deux clans: d'un côté, les défenseurs de Dreyfus/Simon et de l'éducation laïque; de l'autre, les antisimonistes, alias les antidreyfusards, qui soutiennent l'Église, l'éducation catholique et l'injustice, et par conséquent, protègent le pire des criminels, Gorgias/Flamidien/Esterhazy.

Au-delà de l'adaptation littéraire d'un conflit entre deux conceptions éducatives, c'est également le contexte socio-historique du roman (dans son sens large) qui est présenté. Le roman renvoie à une opposition idéique implacable entre droite et gauche, c'est-à-dire à une perception rigide du système politique face à une vision beaucoup plus souple et démocratique. Comme le rappelle Agnese Silvestri:

Les deux questions que *Vérité* conjugue – l'affaire Dreyfus et la question scolaire – sont plus liées qu'il ne paraît de premier abord. Car [...] non seulement l'affaire Dreyfus a fait connaître à la Troisième République une crise politique profonde et dangereuse, mais aussi que l'Église catholique a soutenu, dans sa grande majorité, une droite violente, nationaliste et antisémite, s'organisant dans des Ligues et prête à tenter le coup d'État. [...] Car l'Affaire met à nu les faiblesses des institutions républicaines et décèle la présence de deux cultures politiques différentes en train de s'affronter, l'une se fondant sur les principes de la démocratie, de la justice, de la vérité; l'autre sur les principes de la force, de la raison d'État, de l'Armée.¹²

Cette transposition littéraire du fait historique exige un certain effort de la part du narrataire. Le lecteur doit nécessairement tenter d'identifier et d'interpréter l'évènement historique au sein de l'œuvre littéraire. Seul ce travail de déchiffrement peut lui permettre d'appréhender dans leur intégralité les enjeux du roman. Comme l'explique Susan Rubin Suleiman,

[d]ans l'allégorie et dans la transposition réaliste, l'évènement historique n'est jamais mentionné explicitement. Quelque évidentes que soient les équivalences entre l'histoire manifeste et l'histoire non dite, c'est toujours au lecteur de faire la traduction. Et on demande au lecteur une "double vue": il doit lire l'évènement historique dans le déplacement qu'a opéré sa représentation symbolique.¹³

¹⁰ Timothy Verhoeven, *Sexual Crime, Religion and Masculinity in fin-de-siècle France: The Flamidien Affair* (London: Palgrave Macmillan, 2018).

¹¹ Pages 92, note 23.

¹² Agnese Silvestri, "Le savoir historique, l'opinion commune et la création littéraire: *Vérité* d'Émile Zola," *Testi e linguaggi* 3 (2009): 67.

¹³ Susan Rubin Suleiman 99.

Outre cet effort d'identification de l'origine historique de l'intrigue qui est demandé du lecteur, il faut souligner également l'impact émotionnel de l'intrigue sur celui-ci. Selon Raphaël Baroni, "la 'force' de l'intrigue réside aussi dans les émotions qu'elle suscite chez le destinataire, telles que la *crainte* ou la *pitié* évoquées par Aristote, ou telles que la *surprise*, la *curiosité*, le *suspense* ou la *tension narrative* dans des typologies plus récentes."¹⁴ Pour ce faire, Zola intensifie l'intrigue majeure en introduisant de nombreuses intrigues secondaires, qui y sont d'ailleurs toutes reliées. L'affaire Simon s'insinue, en premier lieu, dans les relations personnelles et les dégrade. On voit ainsi la région toute entière se diviser entre simonistes et antisimonistes, division qui est calquée sur celle des pro- et anti-flamidiens ainsi que sur celle des dreyfusards et des antidreyfusards, et qui entraîne les mêmes ravages:

Aux repas, on causait simplement du beau temps, comme à mille lieues de Maillebois, où soufflait une passion de plus en plus furieuse, une tempête de discussions telle, que de vieux amis de trente ans et des familles même se fâchaient, en arrivaient aux menaces et aux coups.¹⁵

L'affaire s'infiltré en effet au sein de relations intimes et les brise. Il en va ainsi dans la propre famille de Marc Froment. Son engagement en faveur de Simon lui coûte son ménage, puisque Geneviève, son épouse, catholique, le quitte. Zola considère que c'est le travail de sape entrepris par les hommes d'église qui provoque la discorde entre les époux. Ces hommes utilisent la confiance que met en eux Geneviève depuis son plus jeune âge pour la manipuler sans merci. Comme le souligne Gilbert Chaitin,

Zola attributes the growing disunion between Marc and Geneviève to the machinations of the clerical party, [...] they [the clerics] employ the age-old tactics of the Church to dominate women and thereby to control their husbands and sons. Their chief maneuver is to use the first confession and communion of a young girl as a kind of spiritual penetration, a defloration whose effects are designed to last throughout life.¹⁶

La désintégration de la famille Froment constitue pour les ecclésiastiques une véritable victoire. Cependant, d'abord manipulée par l'Église, Geneviève sera convaincue plus tard de l'innocence de Simon et donc de la validité du combat de son mari, et lui reviendra. Tous ces développements, avec leur lot de suspense, de colère, d'incertitude et d'attente résonnent en profondeur chez le lecteur.

En outre, l'enjeu de la bataille n'est pas que d'ordre idéologique, il s'agit aussi d'une histoire de gros sous. L'argent provient non seulement, bien sûr, de la scolarisation des élèves, mais aussi de l'instauration de nouveaux rites, notamment de celui de Saint Antoine de Padoue. Ce nouveau culte est institué par l'Église pour engranger le plus de bénéfices possibles. Zola met l'accent sur l'arrogance des hommes d'église ainsi que sur l'absurdité du culte lui-même:

Les capucins exploitaient cette chapelle comme on exploite une distillerie d'alcool, en tiraient tous les poisons imaginables. [...] [U]n bureau commercial

¹⁴ Raphaël Baroni, "Passion et narration," *Protée* 34.2-3 (2006): 164. En italiques dans l'original.

¹⁵ Émile Zola, *Vérité* (1903), La bibliothèque électronique du Québec 163. Les références ultérieures à ce roman seront indiquées par le numéro de page entre parenthèses, dans le texte. <https://beq.ebooksgratuits.com/vents/zola-verite.pdf>.

¹⁶ Gilbert Chaitin, *The Enemy Within: Culture Wars and Political Identity in Novels of the French Third Republic* (Columbus: The Ohio State Univ. Press, 2008) 227.

était en permanence à la sacristie, où les clients faisaient queue du matin au soir. Ce n'était plus seulement les objets perdus que le saint retrouvait, il avait élargi son commerce, il s'engageait, pour quelques francs, à faire passer leurs examens aux pires cancre, à rendre excellentes les affaires véreuses, à dispenser même du service militaire les enfants riches des familles patriotes, [...]. Et, naturellement, à chaque nouvelle histoire, l'argent affluait davantage. (86)

Ce culte aberrant pénètre dans la famille de Geneviève. Les discussions familiales à ce sujet exposent la crédulité de Mme Duparque, de Mme Berthereau et de leur domestique Pélagie. Elles montrent également que ce culte paraît progressivement plausible justement parce qu'il est accepté par un public de plus en plus considérable:

Mme Duparque racontait tranquillement que, si Polydor avait obtenu un prix, il le devait à une précaution pieuse de Pélagie, qui avait eu le soin de donner un franc à saint Antoine de Padoue. Et Mme Berthereau semblait approuver d'un hochement de tête convaincu. Geneviève elle-même ne se permit pas un sourire, l'air intéressé par ces contes merveilleux. La grand-mère continuait, citait des faits extraordinaires, des vies et des fortunes sauvées, grâce à des deux francs, à des trois francs encaissés par l'agence des capucins. Et l'on comprenait comment des fleuves d'or finissaient par couler chez eux, ainsi versés par petites sommes, tel un impôt qu'on lèverait sur la souffrance et sur l'imbécillité publiques. (89-90)

Zola est révolté par la conduite dénuée de scrupules des hommes d'église. C'est que l'espoir qu'ils prodiguent à travers le culte de Saint Antoine de Padoue s'étend dorénavant à tous les domaines de la vie, y compris aux biens les plus matériels. Ces ecclésiastiques profitent autant de la naïveté des paroissiens que de leurs réels maux pour extorquer aux croyants le plus d'argent possible. De plus, comme l'explique Claire White, l'introduction de ce culte dans le roman résulte d'une évolution zolienne:

Where between *Lourdes* and *Vérité* the Dreyfus Affair had intervened, one of its effects was to eliminate any ambiguities from Zola's indictment of the Catholic Church, the worst excesses of which he displays in his last work of fiction with hyperbolic clarity.¹⁷

Ce nouveau culte religieux est donc instrumentalisé pour soutenir économiquement l'institution religieuse ainsi que pour lui assurer l'attachement des masses.

Cette multiplicité d'intrigues, soient-elles du domaine privé ou de la sphère publique, met notamment en lumière le côté obscur, cupide et malhonnête de l'Église et de ses partisans. Ces intrigues suscitent spontanément des sentiments d'indignation, de colère et de révolte. Ce n'est qu'à la fin du roman que ces émotions s'atténuent. Suite au retournement de la situation de Simon après l'aveu de Gorgias, un accueil chaleureux est en effet réservé à Simon et à sa famille par les habitants de la ville.

¹⁷ Claire White, "The Affair Before the Affair: Zola, Dreyfus and the Lourdes Scandal," *French History* 35.3 (2021): 396.

Le personnage vecteur d'émotions

Le personnage est un élément central de l'engagement affectif du lecteur.¹⁸ La fiction gagne émotionnellement le lecteur en dirigeant ses émotions sur des personnages variés, toujours susceptibles de le toucher profondément. Et quel que soit leur fonction dans le roman. D'après Véronique Larrivé,

[i]l semble que, dans le monde possible créé par la fiction, ce soit l'empathie qu'il éprouve pour le personnage qui permette au lecteur de comprendre ses états mentaux et d'anticiper son comportement. Ainsi, les émotions fictionnelles, véritable catalyseur du processus de simulation qui permet au lecteur d'éprouver [...] le point de vue du personnage, participent-elles pleinement au processus de compréhension et d'interprétation de l'histoire.¹⁹

C'est dans l'optique d'une instrumentalisation émotionnelle que Zola développe de très nombreux personnages. Certains éveillent l'empathie par leur courage et leur détermination alors que d'autres entraînent l'aversion par leur attitude mensongère ou lâche. Entre les deux, se trouve la masse humaine qui, pour de multiples raisons, choisit de ne rien faire et provoque la déception chez le narrataire. Par le biais de ces nombreux personnages, le lecteur se familiarise avec la multiplicité des réactions, des intérêts, des hésitations morales, des tergiversations, des jalousies, etc., que l'affaire Simon élicite.

Bien qu'à l'ouverture de son premier procès, Simon, fortement inspiré d'Alfred Dreyfus, soit à peine décrit, cette courte description suffit à transmettre au lecteur la mauvaise impression qu'il produit sur le public:

Puis, un grand silence se fit, l'interrogatoire de Simon commença. À son apparition, il avait déplu, l'air chétif et gauche. Puis, il s'était redressé, maintenant il semblait impudent, par la façon tranquille et sèche dont il répondait aux questions. (247)

La caractérisation ("chétif et gauche") de ce personnage qui est assimilé à Dreyfus est particulièrement efficace pour graver dans la mémoire du lecteur l'image d'un être démuné de moyens, broyé par l'engrenage de l'injustice.

Personnification de l'intégrité et de la volonté, Marc Froment est, quant à lui, le véritable héros de *Vérité*. Sa volonté est attelée aux idéaux les plus purs, en l'occurrence celui de faire le jour sur la vérité pour faire reconnaître l'innocence de son collègue. L'écrivain construit un personnage intègre, honnête, valeureux, impliqué corps et âme dans son combat,²⁰ et qui renvoie une image persuasive à laquelle s'identifie le lecteur dès les premières lignes du roman. Selon Rachel Andrea Hands,

[I]'apôtre laïc Marc Froment suscite chez le lecteur et ceux qui l'entendent une image positive dès sa première apparition et cette impression favorable est

¹⁸ Vanessa Depallens, "L'engagement empathique et éthique du lecteur: Quel intérêt pour l'enseignement de la littérature?" in *Débattre d'une fiction*, eds. Marc Escola, Françoise Lavocat et Aurélien Maignant, Fabula-LhT, no. 25, January 2021, URL: <http://www.fabula.org/lht/25/depallens.html>.

¹⁹ Véronique Larrivé, "Empathie fictionnelle et écriture en 'je' fictif," *Repères. Recherches en didactique du français langue maternelle* 51 (2015): 157-76. <https://journals.openedition.org/reperes/913>.

²⁰ Renée Kingcaid, "Of *Polars* and *Polarités*: The Creation of the Citizen-Reader in Zola's *Vérité*," *Excavatio* 13 (2000): 245.

maintenue dans la suite du texte. Dès qu'il pénètre dans la sombre maison de madame Duparque, Marc incarne l'antithèse des serviteurs de Dieu. [...] Marc éveille l'espoir chez ceux qui estiment la raison et la vérité. Le texte met l'accent sur son statut d'homme honnête et vertueux.²¹

De même que Simon/Dreyfus, le personnage de Marc Froment emprunte beaucoup à des figures contemporaines, notamment à Bernard Lazare, Scheurer-Kestner et Me Leblois.²² Grâce à la noblesse de son courage et à son abnégation, l'instituteur est capable de mener à bien un combat extrêmement difficile. Avec leur lot d'échecs et de souffrances, les grands moments de la lutte de ce personnage exemplaire emportent l'adhésion affective du lecteur.

En parallèle, le romancier crée des personnages acquis à la cause de l'Église. Madame Duparque, la grand-mère de Geneviève, fournit un exemple particulièrement parlant et représentatif. Cette vieille dame, extrêmement pieuse, soutient ainsi l'Église sans vérifier la véracité des accusations portées contre Simon, uniquement motivée par sa foi totale dans l'institution religieuse et ses représentants. Elle vit selon de stricts principes, oblige sa fille à les respecter aussi, et entretient des rapports froids avec sa petite-fille. Elle incarne le fanatisme religieux et la sècheresse de cœur qui, selon Zola, s'y rattache. Sa prise de position antisimoniste est similaire à celle de nombreux croyants, fidèles à l'institution catholique. D'autres personnages se rangent dans le camp des antisimonistes par lâcheté, intérêt, indifférence et/ou conformisme. C'est le cas de Mlle Rouzaire, institutrice de l'école adjacente à celle de Simon, dont les choix et les actions sont entièrement motivés par l'arrivisme. De même que "[s]es complaisances pour l'inspecteur primaire, le beau Mauraisin, [...] assurai[ent] son avancement," elle penche du côté de l'Église par intérêt: "[E]lle était d'ailleurs tout acquise à l'abbé Quandieu, le curé de la paroisse, aux capucins, aux bons frères eux-mêmes; et elle conduisait en personne ses élèves au catéchisme et aux cérémonies religieuses" (25-26). En conséquence, elle modifie son témoignage, ment à la barre et adopte de dures positions contre Simon. Citons également le cas du député républicain Lemarrois qui veut à tout prix gagner les prochaines élections municipales, et cherche à obtenir le soutien de l'Église, uniquement par intérêt. Ce genre de personnages ne peut que choquer et décevoir le lecteur.

Il convient ici de s'attarder sur le personnage de Gorgias, le véritable coupable, qui est frère à l'école jésuite et a violé et tué Zéphirin, son élève. Inspiré du frère Flamidien, le professeur soupçonné du viol et du meurtre de Gaston Foveaux en 1899, Gorgias est un être hors-norme qui provoque l'horreur. Ses associations à l'animalité confirment qu'il est à la limite de l'humanité: son "grand nez en bec d'aigle" (70) le fait "ressembl[er] à un oiseau de proie, d'air farouche," et ses "dents de loup" l'apparentent à un carnivore. Quand il admet qu'il lui arrive de pêcher, le frère Gorgias dit d'ailleurs de lui-même "qu'il n'était qu'un loup et qu'un porc" (849).

Sorte de chimère monstrueuse, Gorgias combine les traits d'un rapace, d'une bête féroce et d'un animal repoussant. Il obéit à ses instincts bestiaux et non aux injonctions de la civilisation, soient-elles celles de l'Église elle-même. Son patronyme, *Plumet*, suggère d'ailleurs d'emblée la dimension animale du personnage. Le choix de son nom de prêtre, Gorgias, n'est pas moins significatif, puisqu'il renvoie au philosophe éponyme de l'antiquité, célèbre pour l'art du faux raisonnement sophiste. Le rapprochement entre le philosophe et le Gorgias de *Vérité* suggère discrètement au lecteur averti la rhétorique fallacieuse de l'Église.

²¹ Rachel Andrea Hands, *De l'ombre à la lumière: Vérité d'Émile Zola*, Thèse soumise au Département d'Études françaises en vue de l'obtention du grade de Maîtrise, Université Queen's, Kingston, Ontario, Canada (2000) 84.

²² Jean-Yves Mollier, "Émile Zola: *Vérité*, 1993, préface et notes par Alain Pagès; Émile Zola: Bilan critique, 1993," *Revue d'Histoire du XIXe siècle-1848* 10.1 (1994): 167. <https://www.persee.fr/doc/r1848_0765-0191_1994_num_10_1_2202_t1_0167_0000_1> [accédé le 24.11.2022].

En outre, le soutien indéfectible de l'Église dont Gorgias bénéficie tout au long du roman, alors que tous ses membres connaissent son crime, est proprement révoltant. L'aveu public de Gorgias à la fin du roman, s'il n'est inspiré par aucun fait historique provenant des affaires Dreyfus et Flamidien, est tout aussi inouï et extravagant que le personnage lui-même.

D'autres personnages, cependant, malgré leur comportement antisimoniste, éveillent à la fois colère et compassion tout en illustrant l'argument zolien. C'est le cas des familles Bongard, Doloir et Savin, par exemple, parents d'élèves de Simon puis de Marc, qui refusent d'aider l'instituteur pour "rester dans le rang" et ne pas s'attirer d'ennuis. Représentants de cette majorité silencieuse, qui, par son ignorance mais aussi par sa peur irraisonnée et son inaction, est responsable, elle aussi, de la condamnation de Simon et du déroulement de l'affaire, ce sont des personnes simples qui sont désinformées par la presse et manipulées par l'Église. Comme le résume Maurice Samuels, "[a]long with Simon and his family, who find themselves driven to misery and despair, the victims in the novel are the townspeople, who are kept in blighted ignorance by the Church and its allies."²³ Ces personnages ne pourront prendre parti en faveur de la vérité, et donc de Simon, que lorsque le savoir et la connaissance leur ouvriront les yeux.

Ces prises de position antagonistes (pro-simonistes, antisimonistes et neutres), ainsi que les scénarios d'empathie et de désympathie²⁴ incitent le lecteur à sonder les motivations humaines en temps de crise. Béatrice Laville souligne ainsi que "[l]'empathie suscitée se nourrit d'une atteinte affective qui met le lecteur dans un état de réceptivité, dans une proximité à l'autre qui passe par une intrusion dans ses pensées."²⁵

Le pouvoir de la parole, la rhétorique des deux camps

Les discours des deux camps ne sont pas moins importants que les intrigues et les personnages puisqu'ils engagent le lecteur à saisir l'effet émotionnel du verbe et de ses résultats dans une affaire juridico-politique.

De prime abord, le discours de l'institution catholique s'adresse aux angoisses immatures que la xénophobie, en l'occurrence l'antisémitisme, mais aussi le mysticisme, la superstition, et plus généralement tout ce qui est irrationnel dans la foi, génère chez les ouailles. C'est que "[l]'enjeu du discours zolien, en liant l'affect à l'exercice de la raison, renvoie aussi au combat contre l'annexion des esprits par la religion qui fonde sa domination sur la tyrannie des émotions."²⁶ De fait, l'Église s'applique à renforcer cette "tyrannie des émotions" en tirant parti de l'ignorance du public entretenue au préalable par ses écoles. La boucle est donc bouclée: l'Église dispense l'ignorance à ses élèves et à leurs parents pour pouvoir les manipuler en temps voulu. C'est bien là la situation que présente le roman: l'Église utilise l'obéissance aveugle de ses adeptes pour que ces derniers la soutiennent dans son combat contre Simon. Dans les termes de Zola, "[l]'église ne pourra vivre, le jour où elle perdra l'enseignement, l'asservissement obscur des humbles" (89).

Le roman insiste aussi sur la part de la presse, qui, par sa rhétorique lors de l'affaire Simon, ne véhicule que des arguments contre l'accusé. Zola décrit un discours qu'on pourrait qualifier de viral au sens où la haine qu'il transmet est un virus, une maladie infectieuse, et au sens aussi où sa propagation est rapide et imprévisible. Les personnages du roman sont

²³ Maurice Samuels, "Zola's Philosemitism: From *L'Argent* to *Vérité*," *Romanic Review* 102.3-4 (2011): 513.

²⁴ Chantal Pierre, "Zola, auteur empathique?" in *Lire Zola au XXI^e siècle*, eds. Aurélie Barjonet et Jean-Sébastien Macke (Paris: Classiques Garnier, 2018) 433-47.

²⁵ Béatrice Laville, "Les vertus romanesques de l'émotion," in *Lire Zola au XXI^e siècle*, eds. Aurélie Barjonet et Jean-Sébastien Macke (Paris: Classiques Garnier, 2018) 423.

²⁶ Laville (2018) 428.

parfaitement conscients du puissant potentiel de cette presse; les antisimonistes ont à leur disposition tous les journaux, alors que les pro-simonistes ne peuvent que constater la capacité dévastatrice de ces articles. En effet, les calomnies contre Simon s'étalent dans tous les journaux, comme le déplore Salvan, l'un des pro-simonistes du roman,

Que des journaux de combat mentent, injurient, cela est presque sans conséquence. Ils soutiennent une faction, on les connaît, on les lit sur leur étiquette. Ainsi, *La Croix de Beaumont* [un journal catholique] a fait une campagne atroce contre notre ami Simon, l'instituteur juif, empoisonneur et tueur d'enfants; et je ne m'en suis guère ému. Mais que *Le Petit Beaumontais* [journal républicain] ait publié les ignobles et lâches articles que vous savez, ces délations, ces calomnies ramassées dans la boue, il y a là un crime, l'empoisonnement sournois d'un peuple. (191-92)

Ce que Salvan qualifie d'"empoisonnement d'un peuple," correspond au discours toxique émis à la fois par l'institution catholique et par la presse qui s'en fait le porte-parole. En effet, l'importance de cette presse romanesque mobilisée en faveur de l'Église fait écho au rôle capital de la véritable presse catholique durant l'affaire Dreyfus. Dans un article intitulé "La Croix et les nationalistes" paru dans *L'Aurore* du 23 octobre 1899, le journaliste et homme politique Francis de Pressensé, précieux témoin du déroulement de l'affaire Dreyfus, raconte comment les journaux à forte orientation religieuse influent dramatiquement sur les opinions de leurs lecteurs:

Les feuilles des congrégations ont distillé plus que le *Petit Journal*, que la *Libre Parole*, que *L'Intransigeant* le venin de la guerre civile et du meurtre; bref, les *Croix* sont un péril public, parce qu'on les distribue par ballots immenses, parce que leurs rédacteurs ont à leur disposition le produit de pèlerinages qu'ils dirigent et des vœux à Saint-Antoine et à Saint Joseph qu'ils encaissent, c'est-à-dire les ressources illimitées de la superstition et de la crédulité; parce que les membres du clergé séculier se font de gré ou de force les courtiers de ces feuilles et les imposent aux fidèles.²⁷

Tandis que Francis de Pressensé ne dénonce que la presse catholique, Zola englobe les journaux républicains dans sa réprobation. Le romancier décrit ainsi une collaboration étroite entre l'institution catholique et (toute) la presse dans une sorte de "fraternité" criminelle. À travers cette connivence discursive, le narrataire peut appréhender à sa juste valeur l'embarras des personnages romanesques face à ces discours professés par de puissantes figures d'autorité. Où pourraient-ils trouver des arguments pour les contredire? Et comment pourraient-ils avoir le courage de s'y opposer? Le discours simoniste, qui est en revanche tout autre, leur propose une alternative: il s'adresse à la raison, à la logique, à la rigueur intellectuelle et, surtout, s'appuie toujours sur des faits réels. C'est une *doxa* de lumière, de clarté.

Le cas de Geneviève permet de transmettre au lecteur l'impact de ces deux discours. En premier lieu, elle se laisse convaincre par les arguments de la foi et par conséquent prend position contre Simon. L'emprise psychologique de l'Église se desserre lorsqu'elle s'informe et lit le compte rendu complet du nouveau procès pour chercher à comprendre quelles sont les accusations dirigées contre Simon et qui sont ses accusateurs. Ce nouveau savoir, rationnel,

²⁷ Cité par Béatrice Laville (2013) 80.

logique, qui lui fait découvrir le manque flagrant de preuves, provoque en elle une véritable crise de conscience:

Geneviève se trouvait en proie à une crise nouvelle, qui, lentement, la bouleversait, la retournait toute. D'abord, la vérité l'avait comme foudroyée, cette certitude que la lecture des documents lui avait apportée de l'innocence de Simon, terrible lumière au resplendissement de laquelle lui était apparue l'infamie des saints hommes, acceptés jusque-là comme les directeurs de sa conscience et de son cœur. Puis, tout venait de partir de là, le doute désormais entrainait en elle, la foi s'en allait, elle ne pouvait plus ne pas discuter, juger, soumettre chaque chose à son libre examen. (937-38)

Les preuves de l'innocence de Simon et la rationalité qu'elle découvre détruisent à la fois l'édifice mensonger bâti par l'Église et la confiance mise dans ses hommes. Geneviève comprend son erreur, et après cinq ans de séparation, retourne vivre avec son mari et leurs deux enfants.

Ces discours rapportés exposent au narrataire la capacité de persuasion des propos des deux camps autant que leurs limites. Ces discours sont par ailleurs des moteurs d'intrigue, puisqu'ils motivent les personnages, notamment ceux du camp antisimoniste; les mensonges et les calomnies alimentent leur croyance en la culpabilité de Simon, et par conséquent, en leur obligation de le punir. Le seul moyen de s'opposer à ces *fake-news* avant la lettre, est de dévoiler des preuves tangibles qui ne peuvent pas être contestées. C'est ce que parviennent à faire Marc et les partisans de Simon: Marc finit par convaincre un ancien élève de l'école jésuite de reconnaître et de témoigner qu'un modèle d'écriture trouvé sur les lieux du crime provient de son école. On songe bien sûr ici au petit bleu découvert par Picquart dans l'affaire Dreyfus. Ce nouvel élément rend possible une demande de révision du procès par la Cour de cassation. Une fois ses crimes dévoilés, l'Église tombe dans le discrédit,²⁸ et c'est après ce tournant juridique que Marc gagne peu à peu la confiance des citoyens de Maillebois, ceux-ci admettant finalement l'innocence de Simon et la culpabilité du frère Gorgias. De façon schématique, la guerre de communication qui sous-tend l'ensemble du roman peut se résumer par les équivalences suivantes: alors que le discours antisimoniste équivaut au discours de la diffamation, le discours simoniste met en lumière la vérité.

La dimension persuasive de la fiction

Alain Pagès souligne que *Vérité* est tout à la fois un roman historique, un roman à clés et un roman à thèse.²⁹ Par définition, le roman à thèse se concentre sur un récit simple ainsi que sur un système catégorique de valeurs qui oppose les valeurs positives aux valeurs négatives, produisant ainsi une cohérence qui écarte toute ambiguïté de l'argument central du roman. Ainsi le lecteur est-il amené à saisir la thèse (du roman) et à adhérer, progressivement, aux convictions de l'auteur. Comme le soutient effectivement Leon Sachs:

At no point in Zola's story does the reader find himself lost or disoriented [...]. *Vérité* achieves coherence by proposing a totalizing ideological system. Scientific Truth attained through modern, universal education is the guarantor of social order, peace, and justice... forever after. It is the keystone of the republican

²⁸ Hands 70.

²⁹ Cité par Jean-Yves Mollier 167.

worldview. The novel trumpets its message in terms of a Manichean battle between light and darkness, enlightenment and obscurantism, reason and religion.³⁰

Dans le roman de Zola, cette cohérence repose sur une structure binaire, centrée autour de l'affaire Simon. Comme l'explique Beatrice Laville, cette binarité agence le roman tout en renforçant l'essentiel de son argumentation:

Il s'opère donc une bipolarisation du Bien et du Mal, des ténèbres de l'obscurantisme et des lumières de la connaissance au regard de la superstructure idéologique du roman. Cette structuration antithétique répartit les personnages, distribue les situations, les images et les registres. Il s'agit bien là d'une fiction de combat, d'un roman à thèse ancré dans les leçons de l'Affaire Dreyfus, qui place l'œuvre littéraire au cœur des discours idéologiques et l'institue comme force prospective.³¹

Michel Drouin voit dans l'affaire Dreyfus une accusation d'espionnage qui se transforme en traumatisme national.³² En conséquence, dans une perspective historique, cette affaire éclipse toutes les autres, y compris l'affaire Flamidien même si, pour les contemporains de Zola, ces deux affaires étaient encore très présentes dans les esprits.³³ Les affrontements qu'elles ont causés servent de tremplin à l'écrivain qui entend mener son combat pour l'abolition de l'éducation religieuse et la promotion de l'éducation laïque. Zola se révèle visionnaire puisque la loi française sur la laïcité est votée et adoptée le 9 décembre 1905, trois ans seulement après son décès. Cette loi, qui concerne de nombreux domaines, statue aussi, entre autres, sur l'éducation, qui sera désormais laïque. Laurence Loeffel rappelle que

[I]a loi de séparation des Églises et de l'État du 9 décembre 1905 [fait] de la République française l'un des premiers États laïques au monde. Il s'agissait pour les acteurs de la réforme de l'enseignement primaire, de rompre avec une tradition séculaire d'éducation confessionnelle et d'éduquer à des principes, des idéaux et des valeurs compris comme communs à tous tout en s'articulant sans conflit avec les appartenances et les croyances particulières. L'institution du citoyen s'est organisée autour d'un vaste projet de moralisation à comprendre comme un projet culturel global dont le principe de laïcité-neutralité a été le garant et la formulation.³⁴

Cette laïcité souhaitée par Zola et promue dans *Vérité* se trouve enfin réalisée. C'est de la sorte que *Vérité* présente un Zola qui est à la fin de sa carrière plus engagé que jamais. L'écrivain invite à considérer ce roman comme une véritable arme de combat contre le cléricalisme.

³⁰ Leon Sachs, "Finding 'l'École républicaine' in the Damnedest of Places: François Bégaudeau's *Entre les murs*," *Yale French Studies* 111 (2007): 85.

³¹ Laville (2013) 81.

³² Nicole Racine-Furlaud, "Michel Drouin, l'affaire Dreyfus de A à Z," *Revue française de science politique* 46.3 (1996): 530.

³³ Romy Sutra, "Les vils traits de la justice. Quelques caricatures judiciaires de la fin du XIXe et du début du XXe siècle," *Histoire des justices en Europe 1 – Valeurs, représentations, symboles* 1 (2016): 156-94.

³⁴ Laurence Loeffel, "La laïcité et l'éducation du citoyen: Le lien en questions," in *École, morale laïque et citoyenneté aujourd'hui*, dir. Laurence Loeffel (Villeneuve-d'Ascq: Presses universitaires du Septentrion, 2009) <https://books.openedition.org/septentrion/14730>.

Vérité est une œuvre militante, fortement idéologique dans laquelle Zola développe une stratégie argumentative qui repose sur un registre émotionnel. Ainsi par exemple, le contraste entre le personnage de Marc Froment, qui exemplifie de hautes valeurs morales et le véritable criminel, Gorgias, qui en est dépourvu, ne fait qu'accroître l'adhésion affective envers le premier et le dégoût envers le second. La mobilisation affective du narrataire se manifeste également à propos des malheureux manipulés et dupés par l'Église, présentés comme des victimes. Il importe toutefois de préciser qu'"afin de s'assurer l'adhésion du lecteur, l'auteur fonde le contrat romanesque sur l'équilibre entre l'autorité du narrateur et la liberté du lecteur. Autrement dit, il s'agit d'un équilibre entre une approche dogmatique et un message moins codé et moins moralisateur."³⁵ À travers ce savant dosage, Zola laisse le lecteur libre d'adhérer (ou non) à ses propres convictions.

Les propos de Béatrice Laville au sujet du roman *Paris* sont valables également pour *Vérité*: "[L]'admiration participe à la formation morale du lecteur et à sa capacité de compréhension, de lecture renouvelée du monde réel. [...] [L]a fiction ouvre ainsi à la perception et [à] l'accueil de la complexité, de la difficulté de la vie ordinaire, elle fait grandir en humanité."³⁶ En suscitant chez le destinataire des sentiments tels que l'indignation, la condescendance, le mépris, etc., le roman développe un mode nouveau de relation au monde, il nourrit une volonté d'agir et invite à l'engagement.

³⁵ Hands 46.

³⁶ Laville (2018) 430.